Laffont

10.me

DES

CAUSES PHYSIQUES

DU PERFECTIONNEMENT

DE L'ESPÈCE HUMAINE.

DISSERTATION

PRÉSENTÉE par JULES-CÉSAR BOISSAT, de Vienne (Isère), ancien Chef de Clinique, et Membre de la Société médicale séante à l'École de Médecine. *Le 9 Prairial an X.*

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ
. . . .
Natus homo est. OVID. *Metam. I.*

A MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL, AINÉ;
PRÈS LA MAISON COMMUNE, N.° 62. AN X.

A

J. B. A. J. BOISSAT,

POUR

SES SOLLICITUDES

ET

SA TENDRE AMITIÉ.

SON FILS RECONNOISSANT

DÉDIE CET ESSAI,

FOIBLE TÉMOIGNAGE

D'UNE AFFECTION INALTÉRABLE.

10.me

DES

CAUSES PHYSIQUES

DU PERFECTIONNEMENT DE L'ESPÈCE HUMAINE.

La disposition à être modifié avantageusement par tout ce qui agit d'une manière sensible sur le physique et le moral de l'homme, constitue sa perfectibilité que les anciens regardoient comme le don le plus précieux qu'il eut reçu de la nature. Théophraste (1) se plaignit en mourant, qu'elle eut assigné des bornes trop étroites à l'existence de l'homme, qui, s'il vivoit plus long-temps, pourroit à force d'expérience, augmenter ses moyens physiques et moraux, au point de n'avoir rien à désirer pour sa propre instruction.

La perfectibilité de l'homme est encore illimitée; et quoique son entendement soit souvent obligé de s'arrêter, en raison de la grande difficulté des objets, l'espace immense qui sépare une nation civilisée d'une peuplade sauvage, et l'homme de génie capable de s'élever aux conceptions les plus sublimes

(1) Cicero. *Tusculan.*

du stupide Hottentot, prouve assez combien seroient difficiles à déterminer et le point auquel doit s'arrêter l'espèce humaine, et celui auquel telle ou telle branche de connoissances, seroit aussi approfondie qu'elle est susceptible de l'être.

Cette faculté d'aller toujours en se perfectionnant, est inhérente tant à l'espèce humaine qu'à l'individu, comme l'est à quelques familles d'animaux la propension à se réunir en troupes, et à construire à leurs petits des nids d'une forme constante. Mais un animal est au bout de quelques mois ce qu'il sera toute sa vie; et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans (2). Quelques faits semblent devoir affoiblir cette assertion du Philosophe de Genève, et établir que les animaux ont aussi une espèce de perfectibilité, mais bornée, à ce qui a trait à la conservation, soit de l'espèce soit de l'individu; elle ne diffère en rien de l'instinct.

Quand nous reconnoîtrions chez eux une faculté plus étendue, ce que nous ne devons faire que d'après les résultats de leur idéologie comparée, nous verrions qu'elle n'est qu'individuelle, et que nous la leur communiquons pour notre propre utilité (3); aussi ne sont-ils susceptibles d'en acquérir que dans l'état de domesticité, et la perdent-ils promptement en retournant à leur état primitif. L'homme au contraire étend par lui-même et transmet à sa postérité, une perfectibilité

---

(2) ROUSSEAU, *Disc. sur l'orig. de l'inég. parmi les hommes.*

(3) PAUW, *Rech. philos. sur les Américains.*

dont il a reçu le germe avec la vie, et qui se lie à tous les objets avec lesquels il peut avoir des rapports médiats ou immédiats. L'homme seul est sujet à devenir imbécile : n'est-ce point, dit J. J. ROUSSEAU, qu'il retourne ainsi à son état primitif; tandis que la bête qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct (4).

Isolé de tout ce que la société ajoute à ses moyens, l'homme ne se sert que de l'instinct qui lui est commun avec tous les autres animaux. Si nous examinons les actes produits par la seule impulsion de cet instinct, nous ne voyons aucune différence de l'homme aux animaux, aucune trace de sa perfectibilité qui ne se développe que dans l'état de civilisation. Ils excluent toute idée de travail indirect et n'exigent qu'un travail direct à la conservation de l'espèce et de l'individu, ce qui est si peu un vrai travail, qu'on peut dire que l'homme borné au seul instinct ainsi que les animaux, ne travaille point. D'ailleurs il n'exercent que deux systèmes de fonctions, se nourrir et se reproduire, ne vivent que physiquement et tout en eux-mêmes, sans répandre leur existence sur les objets extérieurs, ainsi que l'homme qui modifié par les institutions sociales, étend sa perfectibilité par des travaux indirects, par l'étude, et fait usage de ses facultés intellectuelles d'où dérivent les arts utiles, les sciences, les beaux arts et leurs

---

(4) L'homme est le seul qui ait connoissance de la fin de sa vie ; un homme qui auroit toujours vecu dans une isle déserte ne s'en douteroit pas plus qu'un rosier et un chat. VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, *etc.*

chefs - d'œuvres, et les affections morales, doux liens des sociétés.

Qu'un écrivain éloquent ait présenté sous un riant aspect, l'état dans lequel l'homme est borné au seul instinct ; comme des circonstances malheureuses en ont formé quelques fois au sein même des pays les plus policés : il est à présumer qu'il a plutôt voulu faire la satire de l'homme civilisé dont il connoissoit les travers et les vices, que tracer l'histoire de l'homme sauvage qu'il ne connoissoit pas.

Mais en avançant que cet état exclusivement animal est vraîment pour l'homme l'état de nature, et que plus il se perfectionne, plus il s'en éloigne: il n'a pas réfléchi qu'il n'eut pas reçu cette perfectibilité, qui tient à son principe de vie et à son organisation, s'il n'eut pas dû en faire usage. Cet état est impossible à l'espèce, puisqu'excepté quelques cas rares, tels que celui de la jeune fille sauvage trouvée dans les bois de la Champagne, le jeune Aveyronois, etc., l'homme que Platon nommoit *Zoon Politikon*, est toujours réuni par le soin de sa conservation en sociétés plus ou moins nombreuses, plus ou moins avancées vers leur perfectionnement. Et comme le dit LACÉPÈDE (5), le castor qui vit en société, construit des digues, arrange son habitation, n'est-il pas le castor de la nature?

---

(5) Discours prononcé à l'ouverture d'un Cours de Zoologie.

De ce qu'on rencontre une abeille écartée de sa ruche, est-on en droit de conclure qu'elle est retournée à son état primitif, et que les autres restent en société par suite de leur corruption? VOLT. *Dict. philos.*

Cette faculté qui développant toutes les autres a élevé, entre l'homme et les animaux, l'immense barrière du perfectionnement, tient à des causes physiques. (HUME a dit: qu'en philosophie on devoit regarder comme non existantes celles qui ne tombent point sous les sens.) Pour arriver à leur connoissance nous nous aiderons de l'étude de l'organisation de l'homme, comparée à celle des autres animaux, avec lesquels il offre à l'observateur la plus grande analogie, sur-tout dans les parties que BICHAT a placées sous le domaine de la vie organique. En effet, le cœur, le foie, l'estomac et les organes sexuels sont à peu de chose près les mêmes dans tous les mammifères.

L'habitus faciei, la forme et le nombre des dents, des clavicules, deux mamelles antérieures et des extrémités terminées par des doigts mobiles, sont les points de contact les plus saillants, entre l'espèce humaine et la nombreuse famille des singes.

L'anatomie comparée en démontre quelques autres. La base du crâne divisée en trois fosses, qui profondes chez ces deux espèces, vont en s'effacant chez les autres animaux à mesure qu'ils s'éloignent davantage de l'homme; le cerveau ayant une grande étendue, des circonvolutions très-marquées, une cavité digitale au ventricule antérieur et un lobe postérieur; enfin, le point transparent coloré en jaune chez l'adulte, que SOEMMERING a découvert sur un repli que forme la rétine peu après l'issue du nerf optique, sont des particularités anatomiques que CUVIER a observé n'appartenir qu'à l'homme et aux singes qui s'en rapprochent le plus.

Les différences de l'homme aux animaux sont superficielles, et n'existent que dans les organes plus extérieurs qui appartiennent à la vie animale, c'est-à-dire, à celle qui se developpe par l'exercice, l'habitude et l'éducation.

Les naturalistes ont fait de l'homme le premier anneau de la chaîne des êtres vivans, parce que ces organes complets chez lui, ne se retrouvent qu'altérés ou oblitérés dans les autres mammifères, et qu'en descendant aux espèces encore plus inférieures, aux poissons, par exemple, on n'en découvre plus que de foibles vestiges.

Privé de parties essentielles aux autres animaux, telles que le ligament cervical (6), la membrane clignotante, l'allantoïde chez le fœtus et le pannicule (7) charnu dont il n'a que des traces légères, l'occipito-frontal, le fronto-sourcillier, le thoraco-maxilli-facial et quelques fibres au dartos; l'homme en diffère encore par la station verticale.

L'articulation (8) du trou occipital sur l'atlas, qui passant presqu'au milieu d'une ligne que l'on tireroit de la partie la plus saillante en arrière de la tête jusqu'à la base des dents

---

(6) Il se prononce dans les animaux en raison de la masse qu'il soutient et des efforts qu'il doit faire; il est très-gros dans le cheval et le bœuf, ossifié en partie dans la taupe qui l'exerce beaucoup, et si foible chez l'homme que beaucoup de savans anatomistes ont nié son existence.

(7) Ou le muscle peaussier si fort dans le hérisson, les tatous, etc.

(8) SOEMMERING, *De bas. enceph.*

incisives, est perpendiculaire au plan du palais, et parallèle à celui de la bouche et des yeux qui sont dirigés en avant. Les Nègres qui ont le trou occipital plus reculé et plus supérieur, ont le ventre déjeté en avant et les fesses proéminentes. Les courbures alternatives de sa colonne vertébrale, la forme évasée de son bassin, la présence de la rotule qui borne les mouvemens de la jambe en avant, la force des muscles bifemoro - calcanien et tibio - peronei - calcanien, enfin le prolongement du calcaneum, la disposition des os du tarse, formant une espèce de voûte, et la force du gros orteil qui augmentent l'étendue de sa base de sustentation, prouvent bien que la station droite est naturelle à l'homme; quoiqu'Aristote ait été jusqu'à soupçonner que la civilisation pouvoit avoir ainsi modifié sa structure. Les autres animaux bornés aux jouissances physiques, que leur instinct ne peut étendre au-delà de leurs besoins et de leurs appétits, ont constamment la tête inclinée vers le sol; quelques-uns d'entr'eux ont la faculté instantanée de se tenir debout: mais l'homme seul, jouit des avantages attachés à l'organisation des bipèdes. Ces avantages sont d'embrasser d'un coup d'œil un plus grand angle de l'horizon, de pouvoir appliquer les organes de ses sens à un plus grand nombre d'objets, de se mouvoir dans presque toutes les directions, (son centre (9) de gravité et de mouvement étant situé juste au milieu du corps) pour s'approcher des corps utiles ou agréables, et s'en éloigner quand ils n'ont pour lui aucun de ces attributs. La station

---

(9) Dumas, *Physiolog.* d'après Camper.

droite permet encore à l'homme un libre usage de ses extrémités supérieures, qui moins exposées aux chocs et aux frottemens que les pieds antérieurs des autres mammifères, conservent mieux leur flexibilité et leur sensibilité. La facilité avec laquelle elles se meuvent dans presque tous les sens, alternativement et de concert, nous indique que l'homme est le seul des animaux qui possède une aptitude singulière et naturelle au travail indirect.

Aristote, et depuis lui, un grand nombre d'auteurs, ont attribué exclusivement les facultés intellectuelles de l'homme à l'étendue de sa masse cérébrale, qui selon Soemmering, va en diminuant chez les Nègres et les races inférieures, à mesure que les mâchoires se prolongent et forment un angle plus aigu; et Camper avoit établi qu'on pouvoit calculer la beauté et même l'intelligence, par les degrès d'inclinaison de l'angle facial : cette règle appuyée du témoignage des anciens sculpteurs Grecs, n'est, dit-on, point démentie par l'examen des races inférieures. Malgré ces faits séduisans, ne nous pressons pas de conclure que l'intelligence dépende uniquement du volume du cerveau; les observations de Littre et de quelques autres anatomistes qui ont vu le cerveau pétrifié, d'autres fois réduit en une espèce de bouillie, et des enfans et des animaux acéphales vivre un certain espace de temps, sont trop contraires à cette opinion. La cervelle du singe pèse presqu'autant que celle de l'homme fait : Buffon dit même, dans sa première édition, qu'elle la surpasse; selon Tyson, elle pesoit onze onces sept drachmes dans un Orang-outang qui n'avoit que 27 pouces de hauteur : on sait qu'elle

forme chez quelques oiseaux jusqu'au vingtième de leur masse entière.

D'autres font dépendre les facultés intellectuelles de quelques circonstances d'organisation du cerveau. CUVIER pense qu'elles sont en raison de l'étendue, de l'épaisseur et du nombre de replis des corps cannelés. En admettant cette opinion, ne risque-t-on pas de renouveler les disputes qui eurent lieu au sujet de la trop fameuse glande pinéale. Le docteur GAIL cherche actuellement à reconnoître par l'observation de tous les crânes d'hommes célèbres qu'il a pu se procurer, quelle est la conformation de cette boîte osseuse, la plus ordinaire au genre de facultés dont le développement leur a valu leur réputation. J'aimerois presqu'autant le système de ce maniaque qui s'occupe avec opiniâtreté des moyens d'établir, au derrière de la tête de chaque homme, un télégraphe moral à l'aide duquel on puisse reconnoître ses idées.

On a dit (10) que la difficulté des accouchemens chez les femmes des peuples policés, dont l'enfant naît plus disposé à la vie sociale, prouvoit que la tête acquiert plus de volume chez eux que chez ces hordes barbares et ignorantes, dont la femme se délivre presque sans douleur d'un enfant au front déprimé, au crâne rétréci, emblêmes de sa stupidité future. On appuie cette observation de l'autorité des anciens, qui attachoient des idées de génie et de supériorité à la grosseur de la tête ; ce qui est sensible, dit M. de CAYLUS, à l'aspect

(10) VIREY. *Hist. nat. de l'hom.*

de leurs plus belles statues de dieux, de héros et de philosophes. Mais combien ne voit-on pas, dans le monde, d'imbéciles à grosse tête!

Je ne refuse pas de reconnoître l'influence de la masse cérébrale sur le sentiment et le mouvement ; elle est prouvée par l'histoire des phénomènes que décident les lésions, les compressions et les ligatures qui gènent ou empêchent la correspondance réciproque que cet organe entretient avec les autres ; j'admets même qu'il est le centre principal des sensations, et je place avec BOERHAAVE, le *sensorium commune* à l'origine des nerfs, où finit la substance corticale et commence la médullaire. Le savant Professeur DUMAS en accordant au cerveau, dont il reconnoît que l'état plus ou moins consistant (11), la couleur plus ou moins foncée, ont un rapport direct avec l'état des facultés intellectuelles, une sphère d'activité très-étendue, le pouvoir d'agir par lui-même, de recueillir et de conserver les impressions des objets auxquels ont déjà pu s'appliquer les sens ; lui refuse le pouvoir de créer des sensations par sa seule énergie et sans le concours des causes occasionelles, soit internes, soit externes, qui lui procurent un degré d'excitement convenable. Les causes stimulantes de l'organe cérébral sont l'ha-

---

(11) Une substance trop ferme annonce des idées incohérentes : cet état est le partage des maniaques et des fous ; trop molle et trop lâche, elle met une lenteur extrême à rendre des sensations et à percevoir ; c'est l'appanage des imbéciles et des sots. MEKEL, BARRÈRE, BONNET, cités par DUMAS, *pag.* 227 *de sa physiolog.*

bitude de penser et de réfléchir, le travail modéré de l'imagination et de l'esprit, les irradiations du système gastrique dont les vives sympathies se répètent dans toute l'économie vivante : on connoît le changement qu'apporte à l'état de nos facultés intellectuelles, l'introduction dans l'estomac d'alimens échauffans, de liqueurs spiritueuses, de boissons stimulantes et de quelques médicamens. L'influence du système sexuel n'est pas moins prononcée à l'époque orageuse de la puberté, quand la précoce adolescence, forcée au célibat par les institutions civiles et religieuses, est victime de la mélancolie, du satyriasis, de la nymphomanie et de l'hystéricie ; ses sensations et ses idées offrent toujours une teinte de volupté érotique, et l'imagination ardente de ces intéressans malades ne retrace dans ses déréglemens que d'obscènes priapées. Tout ce qui peut relever le ton des autres organes avec lesquels il est en relation excite l'énergie du système cérébral, toutes les causes affoiblissantes diminuent son action ; mais parmi ces dernières, l'habitude de vivre sans penser et sans réfléchir est la plus nuisible, et ce n'est pas sans raison qu'on a avancé que l'on mouroit aussi de bêtise.

L'homme est pourvu d'un système nerveux très-délicat, qui n'agit pas en raison de son volume, puisque les nègres et les animaux qui ont les nerfs proportionnellement plus gros (12) témoignent une moindre sensibilité. Il est prouvé qu'elle est d'autant plus vive qu'ils ont moins de grosseur,

---

(12) Étant destinés à animer de plus grosses masses musculaires. Dumas, *physiol.*

relativement au cerveau dont ils émanent. L'éducation tend à augmenter l'action de ce système et à lier l'homme à l'ordre des choses par un plus grand nombre de rapports, en le rendant extrêmement sensible : cette sensibilité crée des besoins, invente des moyens et allume en lui le feu des passions et du génie. Exaltée dans l'enfance, elle est, dit DUMAS, la cause commune des maladies convulsives auxquelles cet âge est exposé ; elle agrandit chez l'adolescent la capacité de sentir, et s'affoiblit à mesure que le corps perd de sa flexibilité primitive et devient dense avec l'âge.

La mollesse du tissu cellulaire contribue beaucoup à augmenter cette sensibilité, qui composée d'actes successifs, se développe mieux dans des organes d'un tissu plus mou et plus délicat. Cette disposition plus grande chez l'homme que chez les autres animaux, lui donne aussi plus de cette foiblesse physique qui, quoiqu'elle ait été le sujet de beaucoup de déclamations, est pourtant une des causes réelles de sa sociabilité : puisque, selon GRIMAUD, elle répond dans l'ordre moral, à ce sentiment impérieux qui attache l'homme à l'individu de son espèce qui souffre et qui a besoin de secours (13).

L'homme doit à la flexibilité de sa peau qui n'est ni aussi

---

(13) On est plus accessible à la pitié quand on prévoit le besoin de l'inspirer soi-même. Un animal voit avec indifférence un autre animal de son espèce souffrir et mourir. L'enfant témoignera par ses cris, ses gestes, ses efforts mêmes, combien l'affecte la vue d'un pareil spectacle offert par un homme.

coriace que le cuir de quelques herbivores, ni aussi insensible que celle des *pachidermes*, un grand nombre de sensations et d'idées. On voit souvent les facultés intellectueles être chez un individu, en raison de la finesse de ses tégumens et en raison inverse de sa force musculaire. Les femmes et les enfans qui sont très-foibles et qui ont la peau très-déliée, sont plus facilement émus et par conséquent plus sensibles ; ils seroient même plus susceptibles de se perfectionner, si leur organisation avoit plus de ténacité intérieure.

L'homme seul est bimane, a dit ANAXAGORE, et cette prérogative l'a rendu supérieur aux autres animaux (14). Ce n'est pas parce qu'il y a au bout des doigts une plus grande quantité de pulpe nerveuse ; il est des parties, telles que la langue et les yeux, qui en sont plus abondamment pourvues, que la main est le principal organe du toucher ; mais divisée en parties mobiles, écartées et foiblement articulées, qui peuvent se plier dans tous les sens (15) et s'adapter simultanément à toutes les surfaces des corps ; elle doit nous donner des idées exactes de leurs formes et de leur grandeur. L'analyse de nos sensations prouve que nous devons la connoissance des corps à la motilité jointe au sens du toucher (16) ; en effet, nous formons l'idée d'un corps en percevant par le tact la sensation de résistance à notre mouvement : d'où naissent les idées d'obstacle, de froid, de chaud, de sec, d'hu-

(14) BUFFON, *t.* 3. *p.* 358. HELVÉTIUS, *de l'homme*, *t.* I.
(15) GALIEN, *de usu partium*. BUFFON. DUMAS.
(16) DRAPARNAUD. DUMAS.

mide etc., auxquelles nous associons ensuite les relations que cet objet peut avoir avec nos autres sens. Les quadrumanes dont l'adresse est consacrée par un proverbe et qui exécutent des mouvemens si semblables à ceux de l'homme, qu'ils paroissent avoir pour cause les mêmes sensations, ne peuvent avoir de connoissances précises de la forme et de la grandeur des corps, parce que leurs mains sont privées du mouvement d'opposition du pouce aux autres doigts, qui perfectionne tant, chez l'homme, ce sens philosophe dont les autres ne sont qu'une modification. Il y a, dit CUVIER, dans les muscles de la main des singes, comparée à celle de l'homme, une différence assez grande, pour ne leur permettre ni les mêmes mouvemens ni la même adresse. Les animaux chez lesquels on ne découvre rien qui approche de la main de l'homme, n'ont qu'un cercle de perceptions très-borné.

L'homme est de tous les animaux celui qui achève avec le plus de lenteur la période de son accroissement, et le long espace de temps pendant lequel l'enfant exige de soins, augmentant le nombre de ses rapports avec ses parens, est un des liens essentiels de la société, et pour lui une cause certaine d'éducation, sans laquelle on ne pourroit espérer de perfectionnement. L'éducation de l'homme doit commencer avec lui : et si les premières impressions des sens sont les bases de son entendement, il est important de surveiller les premiers développemens de l'enfance. Le caractère de l'individu n'en est souvent que le produit ; et disciple des objets qui l'entourent, l'enfant en reçoit toutes ses pensées.

A cet âge les forces vitales se dirigent vers la tête, et cette tendance utile à la dentition et aux fonctions des membranes muqueuses, facilite encore le développement et l'exercice des organes des sens placés pour la plupart dans la tête. Le système de mouvemens toniques sur lequel s'établit leur action, est d'autant plus soutenu que placé au milieu d'objets nouveaux, l'enfant a plus d'intérêt à s'en occuper et à découvrir les rapports qu'ils ont avec lui. Cette disposition se prolonge quelquefois ; ainsi ARCHIMÈDE et NEWTON, chez lesquels l'éducation et l'étude avoient, si je puis m'exprimer ainsi, fixé la vie (17) dans la tête, n'éprouvèrent point les crises de la puberté, et leurs organes sexuels n'acquîrent aucun développement.

Selon M. RICHARD DE LA VERGNE, c'est moins à la perfection de ses organes que l'homme doit sa supériorité sur les autres animaux, qu'à la facilité avec laquelle il s'habitue à tous les climats, à tous les régimes. Des tropiques aux pôles, tour-à-tour chasseur, nomade, ictyophage et agriculteur, l'homme s'est approprié presque toute la surface du globe, et en se multipliant a ajouté à ses moyens de perfectionnement. Il est prouvé que les hommes acquièrent beaucoup de connoissances par la fréquentation d'un grand nombre

---

(17) Qui ne se rappelle l'ingénieux système du passage de l'ame d'un organe à l'autre, suivant l'âge, les penchans et les passions. Système auquel DIDEROT attacha assez peu de prix pour le faire servir d'épisode à un roman.

d'individus, et selon l'expression de MONTAIGNE, se polissent par le frottement. Les anciens philosophes, législateurs et savans, qui entreprenoient de grands voyages, dont l'imprimerie nous dispense en partie, ont senti cette vérité qu'HELVÉTIUS exprime si heureusement, en disant, que l'étendue de l'esprit n'est jamais déterminée que par l'usage qu'on en fait. Cela tient à ce penchant à l'imitation qui fait partie de l'instinct commun à l'animalité, auquel nous devons sans doute l'art de la parole, et à cette tendance qu'ont les esprits à se mettre en équilibre entr'eux, dès qu'ils sont en contact.

L'art de la parole, ai-je dit, tient à ce penchant à l'imitation, produit de la sensibilité, que l'homme possède au plus haut degré (18). Tous les animaux dont les organes respiratoires se terminent par la glotte dans l'arrière-bouche, ont la faculté de produire des sons. Les poissons qui respirent par des branchies sont muets. Le bruit que font les insectes en frottant leur occiput contre leur corcelet (19), ou en faisant vibrer une membrane (20), ne doit pas être confondu avec le cri des animaux plus parfaits, quoiqu'il leur serve aussi à exprimer leurs vœux pour la réproduction de leur

(18) Donnant trop d'extension à ce principe, le cit. QUATREMÈRE D'ISJONVAL, prétend que le langage a été le fruit de l'invention des puits, et qu'il s'est formé par l'imitation du bruit que font les poulies, dont on s'est servi pour puiser l'eau qui fut toujours nécessaire aux hommes en société.

(19) Les Cérambyx.

(20) Les Grillons, les Cigales et quelques Phalènes.

espèce (21). Les cris d'un jeune animal d'abord monotones, ne sont que la mesure des forces qu'il emploie à développer le jeu encore foible de ses organes pulmonaires ; modifiés par les cavités du bec, du palais et du nez; la langue, les dents et les lèvres, ils doivent varier autant que la structure de ces parties ; servant ensuite à exprimer leurs sensations, leurs besoins et leurs passions, ils ont dû en contracter des tons et des inflexions analogues. Dans la première société, qui fut sans doute la première famille, le langage qui n'est pas plus inné que les idées qu'il exprime ; l'examen attentif du développement de l'enfance et l'histoire du matelot Selkirck, citée par Pauw, viennent en preuve de cette assertion ; se forma par le besoin qu'éprouvèrent deux individus de différent sèxe, d'exprimer leurs sensations, de manifester leur volonté, de chanter leurs plaisirs. L'enfant qui comme tous les jeunes animaux, est porté à répéter les mouvemens et les sons qui l'ont frappé, balbutie d'abord et imite des mots auxquels il n'attache dans le principe aucune idée ; mais l'habitude de les entendre prononcer dans certaines circonstances les lui fait bientôt distinguer et employer à propos. Comme les physionomies des hommes portant l'empreinte des climats où elles sont nées, âpres et rudes dans le Nord, douces et harmonieuses dans le Midi ; les langues ont servi à hâter le perfectionnement de l'espèce humaine, en fixant les idées et en les multipliant ; car les mots, signes des idées, servent à

---

(21) Bougeant, *Amus. philosoph. sur le lang. des bêtes.*

en faire naître de nouvelles. La parole, l'écriture et l'imprimerie ont augmenté à l'infini les moyens d'acquérir de nouvelles perceptions, en faisant sans cesse de nouveaux rapprochemens. On peut juger du perfectionnement d'une nation par la pureté de son langage, par le nombre et la majesté de ses poëmes, et par le goût plus ou moins épuré qui règne dans ses autres productions littéraires. On me demandera pourquoi les autres animaux se trouvant dans les mêmes circonstances, ou à peu près, ne se sont pas formé un langage à l'instar de l'homme. Les singes qui s'en rapprochent le plus ne pourroient articuler de même, à cause de deux sacs membraneux situés dans l'arrière-bouche. On entend tous les jours des corbeaux, des pies et des perroquets répéter des phrases. LEIBNITZ fait mention d'un chien de la Souabe, qui prononçoît distinctement plusieurs mots de quatre syllabes. Les animaux ne peuvent parler comme les hommes, parce qu'ils ne sont pas aussi capables de percevoir des sensations et de former des idées, leurs sens étant moins parfaits et parce qu'ils sont moins susceptibles de raisonner, ne pouvant s'occuper que d'objets relatifs à leur nourriture et à leur réproduction.

Les différentes races d'hommes placées sous des climats divers vecûrent d'abord des productions spontanées d'un sol inculte, de racines, de fruits et d'animaux que son adresse leur soumettoit. Un chasseur aura, par un sentiment de pitié ou plutôt de prévoyance pour lui-même, nourri le jeune animal dont il a immolé la mère aux besoins de sa famille; la certitude d'une proie assurée lui aura fait rassembler dans une

même enceinte plusieurs animaux de la même espèce ; ils se sont multipliés, et l'homme leur a donné des soins en proportion des avantages qu'il a trouvés à leur chair, à leur laitage et à leur dépouille. Ainsi le chien, le cheval, le bœuf, etc., ont été amenés à la domesticité, et l'homme a étendu son empire.

La crainte d'une disette de végétaux engagea l'homme phytophage à observer les procédés de la nature, et à les imiter en confiant à la terre les semences des plantes édules. Ainsi l'agriculture, d'après l'état de laquelle on peut aussi juger du perfectionnement des peuples, naquit comme les autres arts du besoin et de l'intérêt, ces puissans stimulus de nos facultés. Dès que l'homme eut goûté des dons de *Cérès* et de ceux de *Bacchus*, il parvint rapidement au comble de l'industrie et perfectionna les arts (22).

Il est hors de doute que l'agriculture a été fort avantageuse à l'espèce humaine. La terre sans travail seroit bientôt le plus horrible des séjours. Les parties basses deviendroient de grands marécages par le débordement des eaux, tandis que les parties les plus élevées se couvriroient de forêts, et l'espèce humaine, diminuée par le défaut de subsistances, perdroit bientôt sa supériorité sur les autres animaux, comme cela est arrivé au Canada, où les Européens trouvèrent plus de cent castors pour un seul individu à face humaine; il est de fait

---

(22) LUCRETIUS, *De naturâ rerum.*

que la population augmente avec les moyens de subsistance, et un espace de terrein cultivé produit infiniment plus d'alimens, que le même espace laissé en friche n'en eut produit en fruits sauvages, en racines et en gibier.

L'examen des différentes causes du perfectionnement de l'espèce humaine, nous guide naturellement à conclure que les anciens en l'attribuant à une seule, n'ont pas assez senti de quelle importance pouvoit être la cause en apparence la plus légère, quand elle est liée à un système dont l'analyse ne peut ôter la moindre des parties sans en détruire l'ordre admirable.

Le perfectionnement physique est plus immédiatement en rapport avec la médecine. La beauté individuelle et sur-tout la nationale, non cette fleur passagère fille de la mollesse et de l'oisiveté, mais celle que constituent la force et la santé réunies à l'élégance des formes, est le signe auquel on peut le reconnoître. Des Gymnases de l'ancienne Grèce sortirent des hommes qui en étoient vraiment le type; déjà supérieures à celle des autres animaux, suivant les observations de M. Desaiguilliers, ses forces musculaires étoient portées à leur *summum* par un régime approprié, et une vie passée dans les exercices athlétiques. Tous les Spartiates, forcés par les lois de l'état, puisoient dans une gymnastique continuelle, et les forces qui les firent triompher si souvent, et cette rudesse qui rendoit leur commerce si désagréable à leurs voisins: rudesse qui se remarque encore dans le petit nombre de productions que la nécessité arracha à leur industrie; tandis

que les Athéniens, dont ils blâmoient la mollesse, s'illustroient à jamais par leur urbanité et par leurs succès dans les sciences et les beaux arts; ils dédaignèrent d'élèver des autels aux Grâces et aux Muses, et celle de l'histoire ne consacra que le souvenir de leurs brigandages.

Tous les peuples, parmi lesquels j'indiquerai les Chinois et les Juifs, comme ceux chez lesquels il est plus facile de l'observer, conservent leur physionomie nationale. Les pères transmettent constamment à leurs enfans leur idiosyncrasie particulière, leur vigueur musculaire, quelques maladies et quelques difformités accidentelles, comme les Sexdigitaires dont Maupertuis a vu des familles entières. Ces héritages se dissipent, se fondent en quelque sorte par le croisement des races, méthode recommandée par Wandermonde, comme un puissant moyen de perfectionnement physique : les heureux effets qu'on en a déjà obtenus sur les animaux, permettent d'espérer beaucoup de son application à l'espèce humaine. La beauté individuelle et la force physique ne sont pas les seuls avantages qu'elle promet. Le rapprochement des familles étrangères et des états éloignés, par les union conjugales, la généralisation des connoissances, l'agrandissement du domaine des arts et du commerce, sont autant de pas vers leur perfectionnement politique que lui devront les peuples.

Les Turcs, qui par l'usage contracté depuis long-temps de choisir pour leurs *harems* les plus belles femmes de la Géorgie et de la Circassie, sont presque parvenus à régénérer leur race, et sont en général assez beaux et assez forts, prouvent que le physique se transmet du père aux enfans.

Il n'en est pas de même des facultés intellectueles. Virey pense que la nature trouvant l'intelligence épuisée dans celui qui en fait une grande dépense à l'extérieur, en donne moins à son enfant qu'à celui dont le père n'a pas éprouvé les mêmes déperditions. Je suis loin de trouver que cette hypothèse suffise à expliquer pourquoi il arrive si souvent que des gens de beaucoup d'esprit ont des enfans lourds et stupides. La vie ou plutôt la sensibilité qui en est le signe, accourt dans les organes vers lesquels la volonté, le plaisir ou la douleur l'appellent ; plus un organe est excité fréquemment, plus il acquiert de force et d'influence sur les autres : on a dit qu'on pourroit reconnoître les penchans d'un individu d'après l'organe prédominant qui en est toujours le régulateur. Le cerveau, le centre épigastrique et les organes sexuels, liés par de nombreuses sympathies, sont trois foyers de vie, et quand l'éducation ou l'habitude la dirigent d'une manière plus active sur l'un deux, c'est toujours aux dépens des autres qui lui sont alors subordonnés ; c'est ainsi que je conçois que le savant dont le système cérébral prédomine, peut donner le jour à des êtres foibles, peu vivaces, et dont les organes asthéniques laissent échapper les idées avec les sensations.

On m'accusera sans doute d'avancer une contradiction, mais elle n'est qu'apparente ; j'ai dit que l'homme foible étoit plus susceptible de se perfectionner ; j'ai fait entrevoir que les individus et les peuples qui cultivent exclusivement la force étoient moins sociables et ne s'initioient pas aux beaux arts, parce que la force musculaire vient à prédominer sur le système nerveux, et qu'un travail immodéré durcit et rend

calleux les organes auxquels une grande délicatesse est indispensable pour la netteté de leurs perceptions.

L'éducation tend à imprimer aux forces vitales une direction contraire, et à ramener au centre ce qui s'échappe à l'extérieur ; cependant cette disposition augmentée d'une manière vicieuse, produit infailliblement un grand nombre de maladies nerveuses et même la folie. Les grands travaux de tête affoiblissent les mouvemens de la vie, l'estomac devient plus irritable, l'habitude entretient et exagère cette disposition et augmente l'excitabilité du système nerveux. L'individu jouit alors d'une intelligence très-vive comme la fille chlorotique dont parle Pomme (23), le jeune homme affecté d'une faim canine et le scorbutique cités par Pechlin.

La sensibilité s'avive dans les corps foibles ; ainsi les improvisateurs, les cataleptiques, chez lesquels on observe pendant la durée de leurs accès des idées lumineuses et une grande facilité d'expression, ne se remarquent que dans les contrées méridionales, où la présence du calorique affoiblit les solides.

L'influence des climats, des Gouvernemens, des religions et des arts, sur la sensibilité, les tempéramens et les mœurs, est trop marquée pour n'avoir pas une place parmi les causes du perfectionnement de l'homme ; mais comme on ne peut le comparer qu'à lui-même, de race à race, d'individu à individu : ce sujet exigeroit une plume plus exercée que la mienne, et des connoissances que je suis loin d'avoir.

Ignoscant si quid peccavero stultus amici.

Alfieri.

---

(23) *Traité des vapeurs.*

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS. J. M. J. VIGAROUS.
Chimie.	J. A. CHAPTAL. J. G. VIRENQUE.
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. . . . .
Clinique interne.	H. FOUQUET. V. BROUSSONET.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MÉJAN.
Accouchemens, maladies des Femmes, éducation physique des Enfans.	J. SENEAUX. . . . .

Paul-Joseph BARTHEZ,
Médecin du Gouvernement.

Auguste BROUSSONET.